

ALLONS

FAIRE FORTUNE A PARIS!

CHAPITRE III.

Recherches.

Dès le jour suivant, Léon et Marie se mirent sérieusement en quête de travail.

Léon, qui ne prétendait à rien moins qu'à une place de secrétaire chez quelque duc et pair, ou qu'à un emploi dans les bureaux d'un ministère, Léon fut présenté par son ami Lemierre à deux ou trois hommes d'un rang élevé.

Une semaine ne s'était pas écoulée cependant, que Paul Lemierre, se lassant d'escorter et de recommander M. Firmin, déclara que ses occupations ne lui permettaient plus de l'accompagner, et le laissa voler de ses propres ailes, après lui avoir donné l'adresse de quelques personnes influentes.

Qui dira les ennuis que Léon dut subir; qui dira les humiliations qu'il lui fallut supporter? son amour-propre eut bien plus à souffrir de la réception hautaine des uns, de la dédaigneuse protection des autres, de l'indifférence de ceux-ci, des refus de ceux-là, que de la position médiocre, subalterne, qu'il avait à Sauveterre. Rien de tout cela pourtant ne lui fit ouvrir les yeux. L'avenir, cet avenir si riche de promesses, n'était-il pas là? Demain, après-demain, le mois suivant, ne devaient-ils pas lui amener l'accomplissement de tous ses désirs?

Il était mal reçu; plus souvent point reçu du tout: M. le député disait son crédit baissé et faisait entendre à M. Firmin, qu'en eût-il, il l'emploierait à pousser des hommes plus importants que lui, à mener à bien des affaires plus sérieuses que celles d'un ambitieux; M. le marquis, après avoir laissé Léon se morfondre quatre jours de suite dans son antichambre, le recevait un matin debout, écoutait négligemment sa requête en lisant le journal, et prenant du bout des doigts la pétition que lui présentait le solliciteur, il murmurait: "c'est bien, nous verrons;" puis, le regardant à peine, lui indiquait d'un geste que l'audience était terminée; un troisième, brusque mais sincère, après avoir demandé à M. Firmin sur quels droits il s'appuyait pour postuler, ce qui le distinguait de tant d'autres, tous désireux de faire fortune et tous médiocres comme lui; un quatrième lui déclarait nettement que ses prétentions étaient folles, qu'il ne les encouragerait jamais, et qu'il n'avait qu'un conseil à lui donner, celui de retourner au plus vite dans son village; un cinquième l'éconduisait poliment avec ces vagues promesses qui équivalent à un refus formel... et Léon ne se rebutait point, Léon acceptait sans doute ce rôle de quôteur obstiné, qui condamne à un si complet abaissement celui qui l'adopte par ambition.

Ce n'est pas que son orgueil ne se révoltât! Quo de fois, le soir, lorsqu'il rentrait chez lui et qu'un regard interrogateur de Marie il n'avait qu'un mot à répondre: "Rien!" que de fois il s'était indigné contre ce qu'il appelait l'insolence des grands, l'égoïsme des riches, l'injustice de la société! Les grands, ils étaient impardonnables de ne pas deviner la noblesse du génie sous un nom roturier et des fortunes modestes. Les riches, ils aimaient mieux entasser vilainement leur or, que de doter l'humanité des travaux d'un esprit supérieur. La société, oh! la société! malédiction sur

elle, qui ne sait pas donner dix ou vingt mille livres de rente au talent méconnu!

Ces déclamations, que Léon prenait toutes faites dans le premier mauvais journal venu, ces déclamations satisfaisaient apparemment son orgueil blessé; car, le lendemain, ce même homme qui semblait la veille pulvériser d'un regard toutes les grandeurs humaines, ce même homme fatiguait de nouveau les gens en place, les riches, les nobles, et de nouveau, s'attrait par ses importunités des paroles sévères ou des refus.

Qu'on ne dise pas: c'est la dureté, c'est la morgue des classes supérieures qui abaissent ainsi le caractère de Léon. Ce qui l'abaissait, c'était sa vanité. Le besoin d'un morceau de pain, la soif du travail lui faisaient-ils accepter une position si tristement dépendante?... Non, cent fois non. Le désir passionné de s'élever au-dessus du rang où Dieu l'avait mis, le désir passionné d'arriver à toutes les jouissances de la fortune sans peine, sans labeur, de plein saut, voilà ce qui le soumettait à une véritable dégradation morale!

L'humeur de Léon s'altérait; ces humiliations qu'il ne voulait pas s'avouer; la possibilité du renversement final de ses espérances, qu'il ne voulait pas admettre, tout cela l'aigrissait insensiblement, et sa gaieté, qui n'avait rien de naturel, affligeait plus Marie que ne le faisait l'expression de son dépit.

Pauvre Marie! elle aussi avait rencontré des dédains; elle aussi avait vu s'évanouir bien des illusions. Chez Palmyre, on l'avait renvoyée sans prendre la peine d'écouter sa requête; chez une autre, même accueil et même succès; elle avait parcouru maints ateliers de couture: ici l'ouvrage manquait, là les employés surabondaient; plus loin on demandait à Marie d'où elle venait, quelles recommandations elle pouvait produire; et lorsqu'elle prononçait le nom très-inconnu de *demoiselle Richard*, tailleur à Sauveterre, on chuchotait, on riait, et Marie avait à peine le courage d'entendre un refus formel. De guerre lasse, elle avait prié madame Lemierre, de la recevoir dans son magasin de modes; madame Lemierre en faisant une moue significative, s'était récriée sur la rareté des clientes, sur le nombre d'ouvrières inutiles qui restaient à sa charge, et Marie avait compris qu'il était inutile d'insister. Son cœur se serrait souvent, hélas! Quand des mots indifférents ou durs venaient répondre à une demande timidement faite, elle avait peine à retenir ses larmes. Et puis, elle ne conservait pas les mêmes illusions que M. Firmin; celui-ci parvenait fréquemment, il est vrai, à la rassurer, à l'égayer; mais lorsqu'il était absent, lorsque Marie, après s'être fatiguée tout le jour en vaines recherches, songeait que Léon, de son côté, s'épuisait en courses inutiles; lorsque le soir venait et qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre rien de nouveau à se communiquer, oh! alors Marie, qui sentait les jours s'enfuir et la pauvreté s'avoisiner, Marie tombait dans un profond découragement. Elle pensait à sa mère; il lui semblait entendre encore ces conseils dont la sagesse ne lui était que trop prouvée, et, pour comble de malheur, c'est à peine si elle savait se mettre parfois à genoux, implorer la pitié du Père céleste, ouvrir la Bible que M. Dubois lui avait donnée. Marie ne connaissait encore Dieu que comme un juge; elle n'avait pas compris l'amour qu'il nous a témoigné en nous envoyant son Fils; sa conscience la reprenait rudement, elle avait peur de s'approcher de Celui en qui elle eût trouvé toute miséricorde, toute consolation.

Bien que Monsieur et Madame Firmin eussent véc